Document generated on 08/10/2025 7:26 a.m.

Tangence

Liminaire

Jean-François Chassay

Number 55, September 1997

La vitesse

URI: https://id.erudit.org/iderudit/025943ar
DOI: https://doi.org/10.7202/025943ar

See table of contents

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)
1710-0305 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Chassay, J.-F. (1997). Liminaire. *Tangence*, (55), 5–7.
https://doi.org/10.7202/025943ar

Tous droits réservés © Tangence, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Liminaire

Depuis la découverte de l'électricité et l'étendue des possibilités offertes par celle-ci, notre rapport au temps a changé, radicalement. Aujourd'hui, nous n'acceptons plus les délais. *L'accélération de la vitesse* apparaît comme un phénomène essentiel au XX^e^ siècle, « dans un monde tout entier voué à la loi du mouvement » (Paul Virilio, *Esthétique de la disparition*). Le développement des communications à partir du milieu du XIX^e^ siècle (ou, si l'on préfère, des « machines à communiquer » : télécommunications, médias, ordinateurs) a modifié en profondeur l'organisation et l'équilibre de la société.

Bien qu'un siècle sépare la découverte du télégraphe de celle de l'ordinateur, il y a une relation évidente entre l'un et l'autre d'un point de vue épistémologique, comme l'écrit Carolyn Marvin, qui voit dans l'ordinateur un télégraphe d'une rapidité phénoménale avec une mémoire prodigieuse (*When Old Technologies Were New*). Ces machines, devenues des extensions de l'être humain dans la société occidentale, lui permettent d'accélérer son savoir, de manière prodigieuse, sur le monde qui l'entoure.

Si ces assertions relèvent de l'évidence, on a encore peu exploré ce que Régis Debray nomme la « médiologie » qui consisterait à articuler une histoire des révolutions des transmissions avec celle des révolutions du transport (*Cours de médiologie générale*). De plus, à une époque où la technologie se développe à une rapidité prodigieuse, les propos de Marinetti dans le *Manifeste futuriste* de 1910 concernant « la prochaine et inévitable identification de l'homme avec le moteur » prennent un sens de plus en plus concret, le fantasme de « l'homme-machine » touchant aussi bien les différents domaines de la culture que l'éthique.

Si ces affirmations relèvent dans un premier temps, à l'évidence, de considérations d'ordre sociologique, les analyses qui suivent abordent la question d'un point de vue d'abord littéraire. Il s'agissait de se pencher, à travers certains textes romanesques, de corpus aussi variés que possible, sur les *effets de la vitesse* provoqués par la croissance rapide de la technologie à partir du début du XIX^e^ siècle jusqu'à l'époque contemporaine, dans le

prolongement des travaux qui ont permis la diffusion de l'électricité. Par quelles stratégies narratives, sémiotiques, dans quelles perspectives épistémologiques parvient-on à rendre compte des effets des modes de communications nés de l'électricité, du télégraphe à l'ordinateur, en passant par le téléphone et la télévision? Par ailleurs, parallèlement à cela, quel rôle l'expansion des transports rapides (et, à travers ceux-ci, l'isotopie de l'énergie par exemple, ou la métaphore du moteur) a-t-elle joué sur les textes? En quoi la multiplication des réseaux ferroviaires et des autoroutes rend-elle compte d'une « non-linéarité » propre aux réseaux de communications? Au XIX^e^ siècle par exemple, il est courant – aux États-Unis du moins – de voir mis sur le même plan le développement du télégraphe et du train.

La fiction rend compte de ces métamorphoses sociales, liées à la vitesse permise par la novation technologique. Elles sont d'ordre écologique (l'environnement social change), épistémologique (les fondements de la réalité sont modifiés) et discursive (ces modifications ont bien sûr des incidences sur le langage; la manière de représenter le monde est évidemment transformée par la nouvelle perception que nous en avons). Elle nous offre un nouvel éclairage sur les transformations de la pensée à l'ère moderne, profondément modifiée par les bouleversements de l'espace-temps permis par la technologie. La variété des sujets abordés par les collaborateurs dans ce numéro rend compte de la diversité des enjeux que permet de problématiser un pareil sujet.

Certains romans de James Graham Ballard présentent un univers social structuré par la voiture et la technologie. Deux des textes qui suivent se sont intéressés à l'œuvre de l'écrivain britannique. Christine Legault analyse les rapports — notamment au plan perceptif — entre vitesse et inertie dans *L'île de béton*, alors que Don Bruce étudie la « nouvelle décadence » liée à la voiture dans le monde contemporain telle qu'elle se manifeste dans *Crash*, en la mettant en parallèle avec le concept de décadence à la fin du XIX^e^ siècle en France.

Dans une autre perspective, pour Jean-François Côté, la civilisation américaine est marquée de manière singulière par le mouvement, en particulier à cause des modalités de développement des communications aux États-Unis, et aucune œuvre ne l'exprime aussi clairement — bien que l'adverbe puisse avoir ici une connotation ironique...— que celle de Gertrude Stein. C'est sur une autre œuvre américaine, celle de William Burroughs, que

Noëlle Batt se penche, étudiant les effets de l'accélération provoqués par les techniques du *cut-up* et du *fold-in* à la lumière des développements de la peinture au début du siècle.

D'autres se sont intéressés à la présence de certaines inventions qui ont révolutionné la communication, dans le roman. Johanne Villeneuve a porté une attention particulière au téléphone, « organe de toutes les médiations sociales [...] dispositif où se rejoignent toutes les trames, tous les circuits, tous les secrets de la ville » dans un texte d'Alexandre Grine datant des années vingt, « L'attrapeur de rats », où s'expriment par le biais de la fiction les aléas de la révolution soviétique. Je me suis moi-même arrêté sur un texte entièrement construit autour d'une conversation téléphonique (érotique), *Vox* de l'Américain Nicholson Baker, qui présente le paradoxe de la vitesse à l'ère de la technologie des communications, alors que la rapidité permise par les appareils conduit à une certaine forme d'immobilisme. Klaus Ertler, quant à lui, rend compte des effets sociaux non seulement du téléphone mais de l'ensemble des technologies contemporaines de l'information — à commencer par l'informatique — à travers un roman récent de l'écrivain espagnol Arturo Pérez-Reverte. À l'opposé, Robert Dion interprète les diverses thématisations de la vitesse dans un roman français de 1941, *L'homme pressé*, de Paul Morand. Enfin, Richard Saint-Gelais s'intéresse au genre auquel on associe le plus spontanément la vitesse, la science-fiction, terminant ce dossier avec un texte qui marque en fait une ouverture, rendant compte des larges possibilités d'un pareil sujet. Sans l'épuiser, souhaitons que ce numéro saura en donner un bon aperçu aux lecteurs de *Tangence*.

*
**

Ce dossier sur la vitesse s'inscrit dans le cadre des travaux du groupe de recherche « Machines, textes et savoirs » (MTS), subventionné par le CRSH et le FCAR. Je voudrais remercier André Chapleau, Corinne Larochelle et Christine Legault pour l'aide qu'ils m'ont apportée lors de la révision de ce numéro.

Jean-François Chassay